

Le fil rouge

REVUE TRIMESTRIELLE
DÉPARTEMENTALE
D'HISTOIRE SOCIALE
1^{ER} TRIMESTRE 2019
N°67 - 12€



Une expérience militante de cinéma p.3



**Ginette Dislaire,
une expérience militante
de cinéma** p.3 à 16



**Les grèves
de l'automne 1995**
p.17 à 19



**D'espoir et d'acier,
Henri Gautier : métallo
et résistant** p.20 à 23



Sommaire

p. 3 à 16

Une expérience de cinéma

p. 17 à 19

Les grèves de l'automne 1995
dans l'agglomération rouennaise

p. 20 à 23

Présentation du livre graphique
de Jessie Magana avec des dessins
de Sébastien Vassant sur la vie
et le parcours d'Henri Gautier

Le besoin vital du syndicat de la feuille de paie et du carreau cassé

Un Mouvement social ou une révolte populaire sont toujours l'objet de références liées à notre histoire. Le mouvement des gilets jaunes n'a pas fait exception à la règle. Les historiens ont donc été conviés sur toutes les chaînes et radios pour nous faire part de leur analyse et de leur tentative d'interprétation. Le mouvement étant qualifié d'inédit, l'exercice s'avérait difficile. Et pourtant, ce ne sont pas les références qui font défaut : 1789, 1848, 1871, 1936, 1945, 1968, et bien d'autres, y compris dans les dernières décennies avec le mouvement contre la réforme Devaquet et celle de l'université en 1986, les grandes grèves de l'automne 1995, les grèves et manifestations contre les attaques de François Fillon contre les retraites en 2003 et celles contre la remise en cause du code du travail entre 2016 et 2018. À chaque fois ou presque, concernant le mouvement des gilets jaunes, les historiens nous ont expliqué que la comparaison la plus pertinente, sans doute, était celle de la Révolution Française. Rien que cela ! Excusez du peu !

Tout cela relève d'une vision très française de notre histoire sociale. En élargissant un tant soit peu l'horizon, ce mouvement des gilets jaunes apparaît un peu moins inédit. On retrouve les mêmes caractéristiques dans d'autres révoltes populaires soutenues par une majorité non négligeable de la population, sous d'autres formes, notamment dans la dernière période au Brésil et en Italie, mais avec le même fond idéologique du refus d'une quelconque représentation politique et une hostilité à l'égard du syndicalisme en général.

Dans ce contexte, les forces qui se réclament du progrès social et d'une société qui ferait la part plus belle au travail au détriment du capital, porteraient une lourde responsabilité d'être dans l'incapacité de proposer et de porter une alternative politique crédible, d'autant qu'il n'est pas exclu que l'extrême droite tire les marrons du feu. Alors si on peut aider pour que les choses penchent du bon côté, il faut le faire sans barguigner. La CGT, d'ailleurs n'a pas ménagé et ne ménage pas son engagement, trop souvent dans des conditions difficiles. L'engagement militant au sein d'une organisation syndicale reste d'une pertinence incontournable, y compris et surtout pour celles et ceux qui n'en peuvent plus de tenter de survivre et qui refusent la fatalité du malheur. Hier comme aujourd'hui, et pour longtemps encore, quelle que soit l'issue de ce mouvement, tous auront un jour un besoin vital du syndicat de la résistance, du syndicat qui s'oppose clairement au capital et à la finance, du syndicat de la feuille de paie et du carreau cassé.

Jacky Maussion

N° 67 - 212^e année

Edité par l'IHS CGT 76

Courriel : ihscgt76@bbox.fr

Site : www.ihscgt76-lefilrouge.fr

N° ISSN : 1625-4503

N° Siret : 7529047220028

Directeur : Jacky Maussion

Responsables de la publication :

Jacky Maussion, Alain Bozec,
Sylvain Brière.

Ont participé à ce numéro :

Ginette Dislaire, Jacky Maussion,
Sylvain Brière.

Iconographie : Sébastien Vassant,
Ginette Dislaire, Studio cinéma,
Volcan scène nationale, programme
Eden et Sirius, Philippe Jouvin,
Luc Bourlé.

Conception graphique : Médiris

04 37 28 93 35

www.facebook.com/agence.mediris

Numéro d'émetteur : 522992.

Imprimerie : Public Imprim.



Une expérience singulière de Cinéma

Le cinéma comme une ouverture, la découverte des ailleurs, des possibilités, des solidarités. Ginette Dislaire, militante syndicale à la maison de la culture du Havre siégera aussi au bureau de l'Union départementale des syndicats CGT et à la commission exécutive de l'Union locale.

Par Ginette Dislaire

Enfance de Cinéma

Enfants, nous ne manquions jamais une séance de cinéma, les jeudi et dimanche après-midi au Cinéma Variétés d'Harfleur. Mes parents avaient peu de moyens financiers, mais il y a 60 ans, le cinéma était à portée des bourses les moins pleines. Mon père était ouvrier métallurgiste, et ma mère s'occupait de

ses 4 enfants. Mon souvenir de cinéma le plus douloureux, lors d'une grève de plusieurs semaines, fut ma privation de cinéma. Nous en voulions à mon père qui nous privait de notre ration de rêve, même si nous comprenions cette lutte.

Nous, c'était mon frère, mon aîné de 18 mois, inséparables dans tous les jeux. Il s'identifiait aux héros

1 Ginette Dislaire



« Petit à petit, en grandissant, j'ai eu une passion particulière pour les films où je pouvais m'insurger contre le monde des adultes, contre la société, et j'ai aimé tendrement les Charlie Chaplin... »

2 Charlie Chaplin. Photo cinéma Studio

des films, et moi, j'étais son héroïne, sa princesse, sa complice. Nous aimions (l'influence de mon frère était déterminante car il était dans le quartier le chef respecté de la bande), d'abord les westerns (on disait les films de cow-boys), les péplums et les films policiers, même certains films de guerre.

Tous les films où il y avait des bons et des méchants. Bien sûr, nous étions les bons dans tous les jeux qui accompagnaient les films, de retour dans le quartier. Nos jeux étaient parfois plus cruels que dans *la guerre des boutons*. Je me souviens que nous avons attaché durant plusieurs heures les fils des « jaunes », ceux dont les pères ne faisaient pas grève, et qui habitaient les pavillons en face de notre rue, alors que nous habitions dans les baraquements de l'après-guerre.

Nous adorions les films comiques, les Laurel et Hardy, Charlie Chaplin, Buster Keaton, et bien sûr les dessins animés de Walt Disney comme *Bambi* qui nous fit tant pleurer. Parfois, nous retournions voir un film aimé, et je me laissais bercer par les séquences déjà vues, dont la répétition me laissait entrevoir l'immortalité des personnages, pour lesquels je n'avais pas encore de culte. Ceci est venu bien plus tard. Je les recevais seulement par la grâce de leurs mouvements

et la possibilité, sacrée pour moi, de m'identifier à eux. Je n'aimais pas parler des films, sauf avec mon frère. On n'avait pas toujours vu la même chose, et chacun, en parlant, reconstruisait un ensemble différent. Nous nous identifions aux personnages des films, construisant comme *Tarzan* une cabane dans un arbre, (mon jeune frère étant tombé de l'arbre, nous avons ensuite fabriqué une cabane souterraine comme dans les films de guerre). Dans cet abri souterrain, invisible pour les adultes, nous étions invincibles, comme les héros de nos films préférés. Nous rêvions, mon frère et moi, de devenir des artistes de cirque, et donc notre film chouchou a longtemps été *Le plus grand chapiteau du monde* de Cécile B.de Mille. Durant des mois, nous avons imaginé et construit notre cirque dans le grand champ derrière chez nous. Tout le quartier était mobilisé, y compris les adultes pour la construction. Pour trouver l'argent, nous allions à la pêche, aux mûres, aux escargots. Nous vendions des fleurs des champs les jours de paye à la sortie des usines.

À 10 ans, nous étions les maîtres du monde, inventant et réalisant ce projet insensé, dressant notre pauvre chien à marcher sur ses pattes arrière, passant chaque jour deux ou trois heures à concevoir des numéros de clowns, à marcher sur les mains, écrire des chansons... Et comme au Cinéma, le jour de la représentation, billets vendus, mon frère est tombé du trapèze et mon père a détruit en quelques minutes des mois d'espoir de gloire.

Moi, j'étais romantique, j'aimais les belles histoires d'amour, mais étant la sœur du chef je devais ne pas le dévoiler à la bande.

J'aimais beaucoup et j'aime toujours autant les comédies musicales américaines (ce qui n'était pas le cas des garçons de la bande) particulièrement Fred Astaire ou Gene Kelly, avec leurs danses si harmonieuses et légères (et j'ai transmis cette passion à mes petites filles).

Petit à petit, en grandissant, j'ai eu une passion particulière pour les films où je pouvais m'insurger contre le monde des adultes, contre la société, et j'ai aimé tendrement les Charlie Chaplin, *The Kid*, *Les Temps modernes*, *Le Dictateur...* *la Strada* de Fellini, *les Raisins de la colère* de John Ford, *Riz amer* de Giuseppe de Santis, ou *le Voleur de bicyclette* de Vittorio de Sica. Ces films et bien d'autres comme *la Vie est belle* de Franck Capra, me donnaient encore plus confiance dans l'humanité.

Nous étions des petits sauvageons, car nos parents, trop occupés à nous nourrir et nous vêtir, nous laissaient totalement libres de jouer, et notre monde enfantin était peuplé de héros de cinéma, de pays et situations imaginaires. Rêve et réalité se confon-

daient, nous sortions de l'écran, et nous devenions les personnages de nos films.

Notre salle de cinéma, avec ses sièges en bois, son rideau publicitaire, était toujours pleine des mêmes personnes. Nous avions peur de ce contrôleur tout en noir qui ressemblait à *Nosferatu* qui, heureusement, disparaissait très vite dès la lumière éteinte et les premières images du générique. Une fois par mois, le samedi soir, nous allions en famille dans la belle salle de Mayville. Cette sortie constituait un rituel que nous n'aurions rompu pour rien au monde. Mon père, ma mère, mes trois frères et moi, portions nos habits du dimanche et partions à pied pour ce moment magique. Les parents choisissaient les meilleures places au balcon, nous avions droit aux bons. Ces moments nous semblaient magnifiques, comme au Cinéma !

J'ai été, me semble-t-il attrapée par le cinéma en ce qu'il me proposait des mondes imaginaires, plus réels pour moi que ma vie d'enfant puis d'adolescente. Je me sentais plus à l'aise, différente, dans ces autres mondes. Le cinéma a été une ouverture, la découverte des ailleurs, des possibilités, des solidarités. Il m'a aussi initiée à la vie, pas en me donnant des modes d'emploi à travers des situations et des histoires, mais comme approches différentes des êtres et des choses, ouvrant le champ des points de vue et des possibles. Il m'a permis aussi de chercher et découvrir mon propre point de vue.

Cette balade dans mon enfance de Cinéma fait resurgir des sensations perdues, des émotions troublantes, qui ouvrent le chemin de cette vie professionnelle en grande partie consacrée au Cinéma, qui m'a, durant des années, mis en relation avec de grands artistes du spectacle vivant (musiques, théâtre, danse...) et des publics parfois tellement éloignés de ces cultures, pour mon plus grand bonheur.

Mai 68

J'avais 20 ans, et je n'avais qu'une envie, me battre pour un monde meilleur. Le hasard, conjugué à mon désir, a fait que je me suis retrouvée engagée dans un lieu culturel et artistique très éloigné de celui que je connaissais : La Maison de la Culture du Havre, venait d'entrer dans de nouveaux locaux, (enfin une vraie salle de spectacle de 700 places, le Théâtre de l'Hôtel de Ville).

J'ai eu, dès mon arrivée dans cette entreprise singulière, la grande chance de travailler avec de belles personnes, très engagées dans la vie sociale et dans des actions culturelles et artistiques de qualité pour tous les publics. Bernard Mounier dirigeait depuis peu cette maison, avec des idées nouvelles plein la tête, et le désir de les partager avec son équipe, avec les enseignants, les syndicats, les associations, les personnes engagées et les artistes de la région.

Mai 68 a été le révélateur de ce projet incroyable. Au Havre, de très nombreuses entreprises se sont mises en grève, y compris la Maison de la Culture. Le personnel gréviste s'est mis immédiatement à la disposition de Tourisme et Travail et de ses leaders, Albert Perrot et Jean-Marie Huret, sans oublier les frères Noël, pour intervenir dans les usines occupées par leurs salariés. Vincent Pinel et Christian Zarifian, animateurs cinéma, projettent, d'abord chez Dresser, le film de Eisenstein *Alexandre Nevski*, en version originale sous-titrée. J'y assiste, et c'est un choc, une véritable révélation esthétique : ce chef d'œuvre, le décor de l'usine, les machines et les ouvriers en grève, ce silence et cette attention inoubliable ! André Malraux, alors Ministre de la Culture, prit la peine de décrocher lui-même son téléphone pour appeler Bernard Mounier, lui demandant «d'arrêter cette sédition». Le directeur se garda bien de répondre à cette injonction et dans les jours et semaines qui suivirent, ce sont 259 interventions artistiques (musiques, théâtre, arts plastiques, cinéma...) qui se multiplièrent dans les entreprises occupées.

Ce mois de partage, d'utopie, a inauguré une longue et belle aventure avec les comités d'entreprises, avec la création de spectacles, d'expositions, d'interventions artistiques dans les entreprises, la mise en place d'une manifestation sur la littérature jeunesse, d'une convention liant les différents partenaires... Et l'ou-

3 Équipe
du film «Vues
d'ici» photo
Thierry Nouel.
Archives
Ginette Dislaire

**« Le cinéma a été une ouverture,
la découverte des ailleurs,
des possibilités, des solidarités. »**



«J'ai eu cette chance de participer à cette grande aventure, d'y rencontrer des personnes de qualité et de conviction : militants, artistes, animateurs...»

ouverture du château de Valmont, mis à disposition des comités d'entreprises durant 20 ans, qui y réalisèrent avec la Maison de la Culture des centaines d'activités culturelles.

J'ai eu cette chance de participer à cette grande aventure, d'y rencontrer des personnes de qualité et de conviction : militants, artistes, animateurs...

Ces années ont ancré chez moi le désir de se battre pour ses idées, de partager des utopies et passions, de chercher des points de convergence, de toujours remettre sur le feu les projets innovants jusqu'à leur réalisation, et surtout de ne jamais baisser les bras devant la démagogie et l'indifférence.

J'ai initié de nombreux projets artistiques dans des domaines artistiques très divers : musiques traditionnelles, jazz, musiques improvisées, expositions, littérature, humour, manifestations de plein air, théâtre, opéra jazz... mais toujours en m'appuyant sur des partenaires et sur l'équipe, dans le respect des prérogatives de chacun.

Le Cinéma est arrivé dans ma vie professionnelle avec l'arrivée à la tête de la Maison de la Culture du cinéaste chilien Raoul Ruiz, mais ce que j'avais appris de ces années, toutes les expériences menées, toutes les rencontres, m'ont été profitables.

Le militantisme est aussi entré dans ma vie, et durant des années j'ai été une des responsables syndicales de la Maison de la Culture, mais aussi membre du bureau de l'Union départementale et de la commission exécutive de l'Union locale, co-responsable de la commission féminine de l'union locale où j'ai, en 1975, mené une action dont je suis fière encore maintenant : réunir plus de 800 femmes des entreprises havraises pour aborder les questions d'égalité, un grand et beau moment de solidarité et de tendresse qui reste dans mon cœur...

La salle de Cinéma de la Maison de la Culture : L'EDEN

Vincent Pinel est à l'origine de la présence forte du Cinéma à la Maison de la Culture, d'abord au Musée, dans des conditions de projection difficiles, puis au Théâtre de l'Hôtel de Ville, équipée d'un matériel très performant. Très vite, il a fait équipe avec Christian

Zarifian, et ils ont créé l'Unité cinéma, un département consacré en même temps à la création, à l'animation, et à la diffusion. En 1982, ce secteur d'activités (il y en avait trois à la Maison de la Culture, l'Unité jeune public dirigée par Jean Noël, l'action culturelle décentralisée dans laquelle je travaillais à l'époque et l'Unité Cinéma), a intégré le Centre Oscar Niemeyer et la très belle salle de cinéma qui s'appelait alors *Le Cinéma*. De 1967 à 1984, des milliers de films du patrimoine ou de films récents, des courts, des longsmétrages, des documentaires, des films du monde entier, des centaines de personnalités invitées, une trentaine de films produits, un véritable travail d'action culturelle mené avec des groupes de cinéphiles. Vincent et Christian quitteront la Maison de la Culture, puis créeront en 1984, l'Unité Cinéma de Normandie. Jean-Jacques Henry reprendra la programmation de la salle de Cinéma jusqu'à mon arrivée en 1985. J'occupais à cette date le poste de responsable de production et j'étais en préparation d'un opéra jazz, « La baraque rouge », dont le budget s'est vu réduire de moitié, avec 25 personnes sur le plateau et une avant-première pour l'ouverture du premier Festival de Radio France à Montpellier. Après cette très belle et difficile création, sa diffusion dans quelques lieux dont le Festival des Îles de Lérins à Cannes, mon poste a été supprimé, remplacé par un secteur de production cinéma pour les films de Raoul Ruiz et d'autres cinéastes importants : Stéphane Dwoskin, Amos Gitai ou Manuel de Oliveira.

Travailler dans cette structure de création, de diffusion et d'animation, permettait des approches professionnelles multiples, des expériences et formations solides, des liens forts, un travail en équipe, la possibilité aussi de mener des expériences hors institution, ce qui permettait d'oser changer de poste, de s'engager sur des chemins de traverse. Je crois que j'avais les pieds sur terre (cette maison, les publics, ma ville que je connaissais bien) et la tête dans les étoiles, car j'ai toujours eu le désir de me dépasser, de partir dans des espaces nouveaux et surtout de me confronter, avec humilité et confiance à des choses plus grandes que moi. Lorsque je doutais de moi, je me remémorais la jeune fille de 20 ans au bout de la digue, à Thonon les Bains, confrontée à une décision cruciale pour son avenir dans le spectacle : affronter ses peurs, ses doutes, oser dire je ne sais pas, et vous pouvez m'aider, ou décider d'arrêter tout de suite et de fuir. En effet, je participais avec l'équipe de futur théâtre de la Salamandre à la création de spectacles du Théâtre National de Strasbourg, et au premier stage national de relations publiques, qui réunissait des professionnels dans ce domaine et des metteurs en scène, et l'on m'avait demandé de réaliser un entretien avec Pierre Vial, metteur en scène d'un spectacle de Bertolt Brecht, pour la brochure du festival. J'ai osé

avouer que je n'avais jamais réalisé un tel travail, et nous avons travaillé collectivement, les professionnels du groupe apportant leur compétence et leur passion, et moi, ma jeunesse et ma soif d'apprendre. C'est à ce moment que j'ai décidé que plus tard, je serais moi aussi dans la transmission et le partage.

Dès que j'ai pris mes fonctions de responsable d'une salle de cinéma classée Recherche et de programmatrice, j'ai bien sûr poursuivi l'action exemplaire de Christian et Vincent, et je me suis promis de poursuivre le travail jeune public initié par Jean Noël. Son département a été supprimé avec l'arrivée d'une nouvelle direction. Ces actions artistiques, culturelles et pédagogiques étaient reconnues nationalement, et son équipe travaillait avec les enseignants de la Maternelle à l'Université.

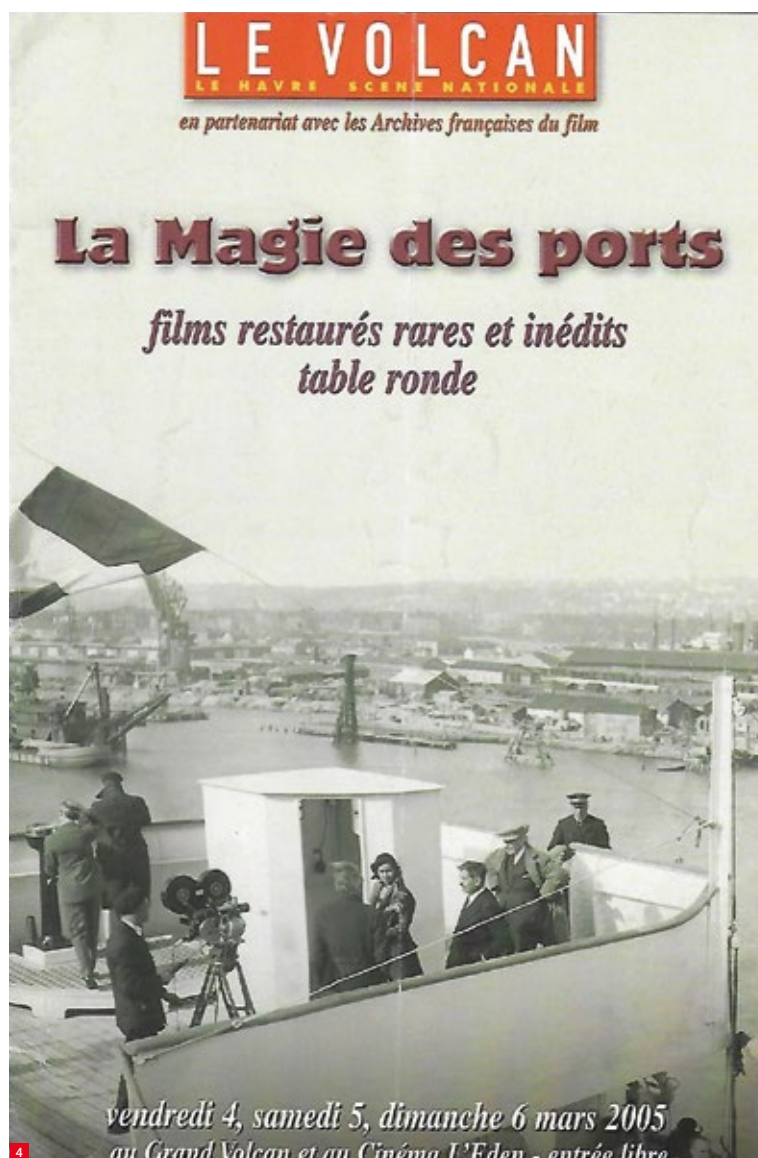
C'est donc tout naturellement que j'ai constitué des groupes de travail d'enseignants pour mettre en place des actions cinématographiques originales et pérennes dans le domaine cinématographique : des projections, des stages, des ateliers de réalisation...

Programmer un écran unique est en même temps très difficile et passionnant. Difficile, car lorsque l'on veut programmer des films en sortie nationale (en même temps que Paris), les distributeurs exigent un nombre minimum de séances. Il a donc fallu batailler et surtout leur prouver que l'Eden avait un potentiel de public important. Choisir de bons films, les valoriser par des documents et des rencontres avec les réalisateurs, les comédiens et les techniciens, valoriser cette salle considérée (par *Télérama*) comme une des plus belles et performantes en France), fidéliser le public par des tarifs abordables.

Une vie de Cinéma, c'est aussi : organiser des rétrospectives de grands cinéastes, des éclairages sur des cinématographies méconnues, des hommages, des cycles, partager des expériences avec d'autres programmeurs en s'impliquant dans des structures nationales : membre du conseil d'administration de l'association des Cinéma d'Art et d'Essai (AFCAE), du groupement national des Cinémas de Recherche (GNCR), du Pôle Images Haute-Normandie, ou coprésidente de l'association des Cinémas de l'ouest pour la Recherche (ACOR).

Tant de belles rencontres durant toutes ces années : Jean-Claude Brialy, Alexandre Astruc, JeanMarc Barr, Bernadette Lafont, Nicolas Philibert, Jean-Luc Godard, Jean-Claude Guiguet, Hervé Leroux, Pierre Etaix, Agnès Varda, Claire Simon, Emmanuel Finkiel, Jean Marais, Xavier Beauvois, Philippe Garrel, Emmanuelle Bercot, Claude Miller, Benoit Magimel... pour n'en citer que quelques-uns.

Des événements havrais aussi avec un cycle regroupant une vingtaine de films tournés au Havre, inti-



« cette ville et son port aux lumières uniques et changeantes si photogéniques »

tulé *Le Havre et le Cinéma, cinquante ans de tournages* : *Quai des brumes*, *l'Atalante*, *l'Education sentimentale*, *Valparaiso Valparaiso*, *Dix-huit heures d'escale*, *Table rase*, *Havre* (celui de Juliet Berto), et surtout *Un homme marche dans la Ville* de Marcello Pagliero, retrouvé par Vincent Pinel et restauré par la Cinéma-thèque française. Film interdit, film maudit, entièrement tourné au Havre en 1947, dans une ville meurtrie par les bombardements, une fiction qui raconte aussi le travail des dockers. Ce travail de mémoire des courts et longs métrages réalisés dans cette ville et son port aux lumières uniques et changeantes si photogéniques, avait abouti à 1996 à la préparation durant deux ans d'un Festival international sur les imaginaires portuaires, qui malgré l'impli-

5 La magie
des ports volcan
Scène Nationale.



« Le cinéma est profondément vivant, il comporte des parcelles d'humanité, il peut nous étreindre, c'est l'Art du devenir, et les enfants le comprennent très bien. »

5 Cinéma et aventures.
Archives
Ginette Dislaire.

cation du Port Autonome du Havre, de l'Institut français de la mer, de la Cinémathèque française, de Villes et Ports, de la chambre de Commerce et d'industrie et de personnalités comme Jean Gaumy ou Alain Bergala n'a jamais vu le jour. D'autres cycles et manifestations singulières ont ponctué mes années Eden : *Cinéma et Arts de la scène*, *Nouvelles vagues*, *Poétique des artistes*, *Cinéma et aventures*, financé par les entreprises de la zone industrielle, avec notamment de très belles projections en 70 mm (eh oui, nous étions un des rares lieux à être équipé dans le plus grand format du cinéma, et nous avons projeté *Lawrence d'Arabie*, *Les 55 jours de Pékin*, *les Cheyennes*, *Cléopâtre*, *Play Time*... Je revois encore la cabine de la grande salle pleine de

gigantesques bobines, et les projectionnistes épuisés et heureux.

Programmation également de ciné-concerts pour le plus grand plaisir des petits et des grands. 65 000 entrées pour un écran unique, pas de quoi rougir. Et pourtant son directeur, en accord avec les tutelles a décidé de fermer la salle.

Initiation au regard dès le plus jeune âge et éducation à l'image. À hauteur d'enfant, très haut !

« Rien, par la suite ne pourra remplacer cette émotion première qui signe toute vraie rencontre avec le cinéma. »

Serge Daney

Le cinéma est profondément vivant, il comporte des parcelles d'humanité, il peut nous étreindre, c'est l'Art du devenir, et les enfants le comprennent très bien. Dans une société où la place et le rôle des images ne cesse de croître, où les adolescents et parfois les enfants sont connectés plusieurs heures par jour, que peut faire une salle de Cinéma Art et Essai pour leur donner envie de découvrir de beaux films dans une belle salle, comment préparer les jeunes à différencier les images, à les aimer, à se forger leur propre vision du monde ? Pour moi, il n'y a pas de différence entre un film proposé à un adulte et à un jeune enfant, les signes, les codes de tout langage artistique ne dépendent pas de l'âge du spectateur auquel ils s'adressent. Mais la rencontre d'un enfant et d'un film doit d'abord passer par la notion de plaisir.

Se former ne veut pas dire oublier d'aimer.

Au contraire, cela sous-entend plutôt de disposer des moyens pour choisir, préférer, se frayer un chemin singulier dans la culture cinématographique. C'est bien dans ce but que j'ai pris contact avec des enseignants volontaires, curieux et passionnés, soutenus parfois par leurs directeurs ou inspecteurs pour mettre en place, d'abord, des formations (demi-journées pédagogiques, week-ends), car pour montrer un film aux enfants, il faut se sentir fort. Et ensuite, *des visites guidées* de l'histoire du septième Art : allers et retours entre les origines du cinéma et ce qu'il produit de plus moderne, en passant par les grands classiques. Nous avons initié des ateliers de réalisation de films d'animation, d'écriture de scénarios, toujours supervisés par des professionnels, très respectueux des enfants et enseignants. Une belle équipe d'environ 10 réalisateurs tutélaires s'est constituée au fur et à mesure de l'évolution des projets et des moyens financiers que je finissais par trouver après d'âpres et trop nombreuses réunions (Le Volcan ne finançait pas ces films sur son budget) Nos objectifs : voir de beaux films en salle et prolonger dans la classe le plaisir du visionnement ; faire pour comprendre mieux

la fabrication d'un film. Une complicité complice s'est créée au fil des interventions entre enseignants, réalisateurs et l'Eden. Nous avons également travaillé hors temps scolaire avec les animateurs de la CAF notamment, dans les quartiers, pour toucher les parents, nous avons proposé des projections durant les vacances scolaires avec des tarifs très bas, réalisé des films avec les enfants, les familles, des bénéficiaires du RMI... Ce travail devrait être une priorité nationale et locale.

Rencontres nationales cinéma et enfance

En 1992, les *Rencontres nationales Cinéma et Enfance* ont été les premières dans ce domaine.

Je participais activement à la commission cinéma et enfance de l'AFCAE (association de cinémas Art et Essai) et je me suis vite rendu compte qu'il manquait un lieu pour se rencontrer, voir des films inédits, évaluer, chercher, partager : un espace de réflexion sur le Cinéma et les enfants, de recherche, de résistance et de convivialité. J'ai donc mis en place, la première année, des rencontres professionnelles, mais qui ont été ouvertes au public dès la deuxième manifestation. J'ai eu le bonheur de les penser avec deux personnes exceptionnelles qui avaient l'habitude d'animer des stages Cinéma au Havre pour les enseignants : Carole Desbarats et Alain Bergala, deux références nationales dans les domaines du Cinéma et de l'enfance.

Tous les deux ans, nous accueillions réalisateurs, producteurs, scénaristes, distributeurs, critiques, comédiens, responsables institutionnels, universitaires, psychiatres, philosophes, écrivains, spécialistes des neurosciences, musiciens... pour la projection de centaines de films, des expositions, des tables rondes, conférences. En même temps, nous avions des classes qui participaient activement à la manifestation en rédigeant un journal, réalisant des photos ou un film.

Huit éditions ont pu exister dans de bonnes conditions au Volcan, toutes plus passionnantes les unes que les autres, préparées avec les enseignants, accompagnées de brochures, et faisant l'objet d'actes, de partenariats avec France Info, France Culture, *Les Cahiers du Cinéma*, la revue *Éclipses* et de nombreux articles dans la presse nationale. Grâce à ces rencontres, un livre a été publié par l'Institut de l'Image sous la direction d'Alain Bergala avec Carole Desbarats, Nathalie Bourgeois et moi-même, « *Cet enfant de Cinéma que nous avons été* », une balade dans le passé d'enfance de cinéma, avec les souvenirs les plus singuliers de cent cinquante-cinq personnes : Jean-Christophe Averty, Fernando Arrabal, Tahar Ben Jelloun, Lucas Belvaux, Arielle Dombasle, Samuel Fuller, Robert Guédiguian, Tony Gatlif, Michaël Lonsdale, Hervé Leroux, André S. Labarthe, Anne-Marie Miéville, Luc Moullet, Bruno Nuytten, Michel Piccoli,

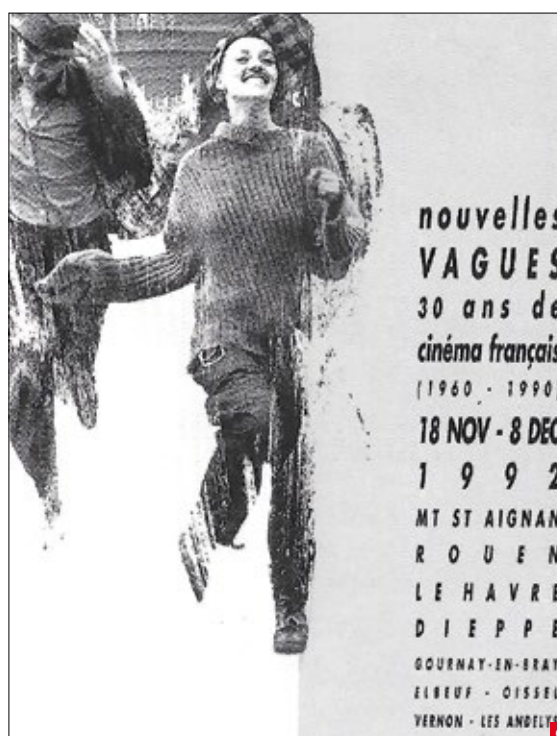
Serge Reggiani, Haroun Tazieff... pour n'en citer que quelques-uns.

Cet ouvrage a fait l'objet de critiques élogieuses et a vite été épuisé. Quel dommage d'avoir dû interrompre cette manifestation en 2006 : elle avait trouvé sa place en France, au Havre, et son public !

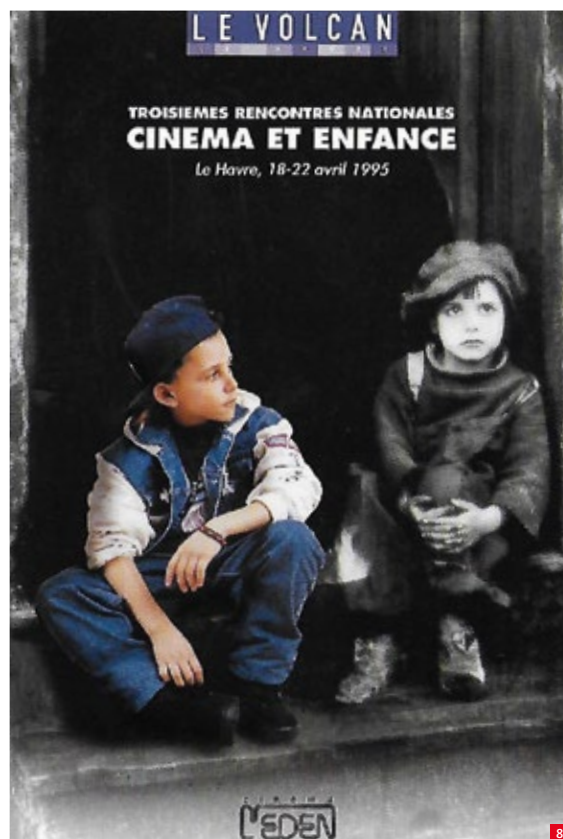
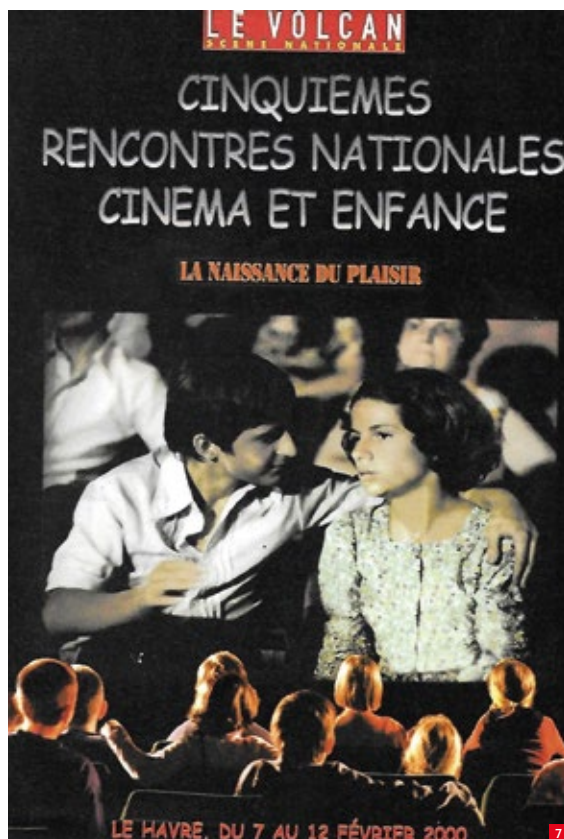
Jeunes Lumières

Cent ans après Louis Lumière, soixante réalisateurs de 10 à 18 ans, ont appuyé pour la première fois sur le bouton d'une caméra, au Havre, à Paris, à Lyon et à Toulouse. Soixante minutes de Cinéma composent ce film inaugural où la France de l'hiver 1995 s'est inscrite sur pellicule avec soixante battements de cœur d'une inoubliable première fois. Cette sélection parmi les 350 *jeunes lumières* a composé un film qui a été présenté au Festival de Cannes. Les élèves des lycées François 1^{er}, accompagnés par Jean Gaumy, et Jean Prévost de Montivilliers, (Jean-Christophe Leforestier), du collège Théophile Gautier et de l'école Maréchal Joffre (Annick Bouleau et Jean-Marie Châtelier) ont tourné en super 8 muets, comme les opérateurs

« nous avons proposé des projections durant les vacances scolaires avec des tarifs très bas, réalisé des films avec les enfants, les familles, des bénéficiaires du RMI.... »



6 Programme de l'Eden/Volcan.



« Plus de deux cents cartes et lettres filmées ont été produites, grâce notamment à l'implication de la CAF »

7 Volcan
Scène Nationale

8 Rencontres
nationales
Cinéma et
Enfance volcan
Scène Nationale

Lumière, mais pour réaliser cette minute de cinéma, ils ont passé des heures à choisir le lieu, le moment, la lumière. Ils ont découvert, en visionnant plusieurs jours après le tournage, leurs plans développés, que le monde est toujours surprenant, jamais tout à fait comme on l'attend ou le prévoit, et qu'il a souvent plus d'imagination que le cinéaste.

Les lettres, cartes postales et correspondances filmées

Le Cinéma est un champ extraordinaire de découverte et d'exploration, il est l'art des rapports humains. La souplesse et la précision des outils numériques permettent l'interaction entre l'image et le son, la possibilité de travailler en temps réel, la proximité avec les gens. Le projet de lettres filmées a commencé avec deux réalisateurs, Joseph Morder et Jean-Marie Châtelier. J'ai proposé à une enseignante et à trois lycéens que je connaissais bien et qui étaient jeunes organisateurs « du grain à démoudre » (Claire, Agathe et Khostia) de réaliser une lettre filmée sur le thème *ce qui fait battre votre cœur*. Ils ont accepté à condi-

tion que je réalise la mienne, j'ai dit oui avec beaucoup d'appréhension. 2 jours de tournage, un jour de montage, tel était le cadre technique. Ils ont raconté leur solitude, leurs peurs, leurs chagrins, et moi, j'ai raconté la perte de mon petit frère, et chacun s'est adressé à l'être cher. Nous avons projeté ces quatre premières lettres filmées, très intimes, puissantes et personnelles, lors d'une réunion au Moulin d'Andé, en présence des auteurs, bien sûr, mais aussi de nombreux réalisateurs, pédagogues, producteurs, techniciens du Cinéma, car de nombreuses questions se posent : À quelle place se situe la caméra pour ne pas mettre en danger la personne filmée, mais aussi des questions de sens, d'éthique, de point de vue, de hors champ visuel et sonore, et du rapport sensible entre l'image et le son. Le concept était lancé, et nous avons ensuite produit, avec des financements spécifiques, et dérisoires, plus de 200 cartes postales, lettres ou correspondances filmées, avec des enfants, des adolescents, des bénéficiaires du RMI, associations de quartiers, détenus, jeunes Européens, skippers de la Transat Jacques Vabre. Chaque film étant supervisé par un réalisateur professionnel à partir d'un dispositif précis et ouvert, où chacun était libre de raconter ce qu'il souhaitait, à l'intérieur d'un cadre technique et financier.

Le travail de ces réalisateurs tutélaires consiste à écouter le ou les auteurs, puis à les aider à utiliser le langage filmé pour mettre en forme leur idées, le point de vue, la forme, le cadre, le plan étant déter-

minant dans le processus de réalisation. (La préparation pouvait parfois s'échelonner sur plusieurs mois). Chaque film s'adresse à une personne réelle ou imaginaire, à un groupe. Si réponse il y a, elle se fait dans les mêmes conditions. Les objectifs de départ étaient la parole et sa transmission, comment éviter les stéréotypes et surtout se poser cette question : Quelles images tourner et que fait-on de ces images ?

Ces lettres et correspondances filmées réalisées aux quatre coins du monde par des jeunes et adultes, de différentes conditions sociales et culturelles, français, africains, cambodgiens, indiens ou brésiliens, décrivent la vie quotidienne ou un événement particulier, elles font rire ou pleurer, mais elles ne sont jamais neutres, elles ne laissent pas indifférents. Elles sont l'expression d'une intimité, d'une pensée.

Nous projetions ces films à l'Eden, en présence de leurs auteurs (tous ont accepté, excepté bien sûr les détenus). Ils décidaient ou non de leur diffusion ultérieure. Je me souviens particulièrement de la lettre filmée de Mariannick adressée à ses enfants, très courte, 1 minute 12, qui me bouleversait à chaque projection tant elle est poignante.

Plus de deux cents cartes et lettres filmées ont été produites, grâce notamment à l'implication de la CAF, elles ont été montrées partout en France, au Musée de la Poste, à Beaubourg, aux cinémas MK2, au Cinéma des Cinéastes à Paris... Ma lettre filmée *Loin des yeux* a même été choisie par l'agence du court-métrage pour faire partie d'un programme de quatre films sur l'intime « Voyage en soi » qui a circulé durant une année dans les salles de Cinéma en France.

De nombreuses structures culturelles, cinémas et associations ont repris notre concept, mais... le Volcan a tout arrêté, et ce qui est plus grave, après mon licenciement, alors que tout était sous clé et désigné comme patrimoine de notre ville, les masters des films ont disparu, sans que quiconque ne s'en émeuve !

Dispositif national École et Cinéma et création des Enfants de Cinéma

Fin 1993, Dominique Wallon, directeur général du CNC, me confie une mission : mettre en place, sur tout le territoire, un dispositif national concernant le Cinéma et les enfants.

Le travail dans le domaine de l'éducation à l'image au quotidien, les Rencontres du Havre cinéma et Enfance, ma participation aux différentes structures nationales, les textes que j'avais publiés, ont favorisé ce choix. Le CNC me confiait la mission de réaliser *un état des lieux pour la mise en place d'un nouveau dispositif du cinéma à l'école* complémentaire de « Lycéens au Cinéma » et de « Collège au Cinéma ».

« Je me souviens particulièrement de la lettre filmée de Mariannick adressée à ses enfants, très courte, 1 minute 12, qui me bouleversait à chaque projection tant elle est poignante. »

Je lui ai proposé autre chose : réaliser cet état des lieux, mais profiter des manifestations marquant l'anniversaire du centenaire du cinéma, pour démarrer une opération expérimentale. J'ai rencontré le Directeur des Écoles, Monsieur Legrand, qui a accepté ce projet et nommé deux interlocutrices. Nous avons rédigé avec ces deux chargées de mission un questionnaire adressé à 1 200 écoles. En même temps, j'ai rédigé et envoyé 4 questionnaires aux salles de cinéma, au secteur non commercial, aux conseillers jeunesse et sport et aux festivals de Cinéma. Avec la subvention attribuée par le CNC pour cette mission, j'ai pu engager deux personnes (Étant salariée au Volcan, je ne me suis pas payée, et j'y ai consacré soirées libres, vacances et week-ends) et nous avons pu dépouiller ces milliers de questionnaires, qui nous ont fourni de précieuses informations.

Parallèlement, j'ai réuni un groupe de travail de 40 personnes pour réfléchir sur les actions à mener, le choix des films, les formations, les outils d'accompagnement des films. Mon expérience sur le terrain, les questionnaires et cette concertation ont permis de proposer au CNC et à la Direction des Écoles un projet exigeant et novateur, bien ancré sur le territoire. Un nouveau Directeur des Écoles, Monsieur Duhamel, restait à convaincre, je lui ai proposé un projet déjà bien élaboré. Après une étude approfondie, et beaucoup de suspense, il a accepté de poursuivre le travail de mise en place.

En janvier 1994, j'ai proposé au CNC 28 lieux pilotes, représentatifs des actions déjà engagées dans ce domaine sur le territoire. Des binômes ont été constitués regroupant les coordinateurs cinéma, salles de cinéma ou circuits itinérants, et des coordinateurs académiques, conseillers pédagogiques ou inspecteurs choisis par l'Éducation nationale. En accord avec le CNC, j'ai créé une association, *Les enfants de Cinéma*, pour assurer la coordination et le suivi du projet expérimental. Nous avons mis en place un



« Pour aider les enseignants à aborder les films avec leurs élèves, nous avons mis au point de beaux livrets intitulés *Les cahiers de note sur...* »

9 Volcan
Scène Nationale.

cahier des charges pour affirmer la philosophie du projet, qui engageait chaque partenaire à respecter tous les aspects d'École et Cinéma : formations, politique tarifaire, documents d'accompagnement des films, coordination... pour que le dispositif puisse s'inscrire durablement dans la vie de l'École et de la salle. La constitution du catalogue de films pour les enfants dès 5 ans s'est faite très librement avec les distributeurs, mais pour chaque œuvre choisie, nous avons organisé des projections, des débats, dans le cadre de soirées appelées *chimères* au centre Jean Painlevé, car nous souhaitions des films dans lesquels il y avait de l'enfance, des films qui résistaient : fic-

tions, documentaires, films d'animation, courts-métrages...

25 films ont été choisis. De belles copies neuves ont été tirées par le CNC : *Peau d'Âne*, *la Belle et la Bête*, *le Cirque*, *Les Contrebandiers de Moonfleet*, *l'Homme invisible*, *le Corsaire rouge*, *le Magicien d'Oz*, *Jeune et innocent*, *le Passager*, *le Roi et l'Oiseau*, *Alice*, *l'Argent de poche*, *des programmes burlesques*... Et même *la Nuit du chasseur* ! Pour aider les enseignants à aborder les films avec leurs élèves, nous avons mis au point de beaux livrets intitulés *Les cahiers de note sur...* Ces documents, édités par *yellow now* comprenaient notamment le point de vue de l'auteur sur le film, une analyse de séquence et des promenades pédagogiques. Aujourd'hui ces livrets forment une vraie collection. Ils sont remis gratuitement aux enseignants concernés.

Pour que les enfants gardent trace, nous avons imaginé une triple carte postale, qui pouvait en même temps jouer un rôle de lien avec leur famille, et de mémoire affective du film. Un travail très approfondi sur les formations et l'évaluation a été engagé, en même temps que la réalisation d'outils sur le cinéma comme le magnifique document audio-visuel *Le cinéma, une histoire de plans* réalisé par Alain Bergala et diffusé partout en France et en Europe. Réflexions sur le parcours cinématographique du jeune spectateur de l'école au lycée, sur les films, sur la relation du faire et du voir, sur les actions à l'international... Telles ont été mes ambitions en inventant École et Cinéma, pour que la transmission du Cinéma fasse sens, et n'ait qu'un seul but : transmettre à l'enfant un esprit de liberté, car la liberté de son jugement est essentielle pour la compréhension du monde.

Dès 1994, j'ai construit avec une belle équipe de personnes engagées et passionnées, le socle d'une action exigeante, innovante et pérenne. Nous avons fêté joyeusement le 20^e anniversaire en présence des deux Ministres, Education et Culture. Les actions existent maintenant sur tout le territoire : plus de cent films sont en distribution, des centaines de milliers d'enfants bénéficient de ce dispositif, celui dont je suis la plus fière aujourd'hui.

Le Festival du grain à «démoudre»

Lorsque je dis que le dispositif *École et Cinéma* est celui dont je suis la plus fière, ce n'est pas tout à fait exact. Deux projets me tiennent particulièrement à cœur, *École et Cinéma* et le Festival *Du grain à «démoudre»*. Sûrement parce qu'ils existent encore, qu'ils n'ont rien perdu de leurs missions d'origine, et qu'ils ont su s'adapter aux temps qui changent sans perdre leur identité.

Nicole Turpin, directrice d'une école située à Gonfre-

ville l'Orcher, l'école de Mayville aimait l'enseignement, les Arts, la transmission. Elle a impliqué toute son école dans des projets artistiques, elle a donc été une des premières à travailler avec l'Eden. Chaque classe voyait 5 films par an, certaines réalisaient des films, des expositions, participaient aux Rencontres nationales Cinéma et enfance, pour le plus grand bonheur des enfants.

2000, les élèves de l'école de Mayville du CP au CM2, ont vu 25 films différents à l'Eden, tous ont bénéficié de discussions sur ces films avec leurs enseignants, de rencontres avec des professionnels, d'animation, d'ateliers. Ils ont chacun un petit cahier de Cinéma dans lequel ils collent leurs cartespostales, leur ticket de Cinéma, dans lesquels ils dessinent, parlent des films qu'ils ont aimé. Nous avons eu l'idée, Nicole et moi, de tenter d'évaluer de manière ludique ce que toutes ces actions cinéma avaient produit, en créant une manifestation avec les jeunes de cette école, partis étudier au collège, en les impliquant dans la conception et l'organisation. Nous en avons parlé à Jean-Paul Lecoq, Maire de Gonfreville l'Orcher, qui a tout de suite été d'accord pour embarquer sa ville dans cette aventure nouvelle. (Jean-Paul a toujours soutenu financièrement les *Rencontres cinéma et Enfance du Havre*).

Nicole avait gardé des contacts avec d'anciens élèves, 18 jeunes ont répondu à l'appel, et c'est ainsi que le premier groupe de jeunes organisateurs est né. Sabine Turpin a trouvé le joli nom du Festival : *Du grain à démoudre*. Le projet était lancé : créer de toutes pièces un Festival entièrement mis en oeuvre par des jeunes, ce qui voulait dire formations, recherche de films inédits, réalisation de courts-métrages et documentaires de création, préparation du Festival, communication, recherche de publics...

Fanny Chéreau qui avait travaillé avec moi sur les Rencontres et dans le cadre du dispositif *École et Cinéma*, a été engagée pour coordonner ce projet en gestation. Nous avons organisé des universités de printemps et d'été, sur une semaine, qui permettaient aux adolescents de mieux se connaître, de travailler avec des professionnels, de choisir leur thématique, de visionner des films, et de préparer activement leur Festival. Nous les formions aussi à la citoyenneté, au respect de l'autre, à la connaissance de l'association et des budgets, de la ville qui nous accueillait. Ils participaient également à d'autres Festivals notamment pour repérer des films : Clermont Ferrant, Cannes... et ont même été tous invités au Festival d'Olympie en Grèce.

Nous avons accueilli des jeunes Européens cinéphiles, qui ont réalisé des films durant le Festival et ont par-

« Nous avons accueilli des jeunes Européens cinéphiles, qui ont réalisé des films durant le Festival et ont partagé de belles expériences humaines. »

tagé de belles expériences humaines. Jean-Paul Lecoq a toujours soutenu très fort financièrement *du grain à « démoudre »*, mais nous cherchions d'autres partenariats. L'entreprise Total a financé de nombreux films, dont le remarquable « La mémoire en fumée » supervisé par Jean-Marie Châtelier.

Du grain à « démoudre » a reçu de nombreux prix pour ses actions originales, dont le grand prix de la Fondation SNCF. Nous avons accueilli, lors des journées de compétition, des réalisateurs du monde entier, nous avons eu le grand plaisir d'avoir comme parrains Michel Ocelot, Pierre Etaix, Patrice Leconte ou Alexis Michalik. La programmation était vivante et riche, et chaque année, de nouveaux jeunes arrivaient de toute l'agglomération pour faire un bout de chemin avec le *grain à « démoudre »*, avant l'entrée à l'université ; parfois pour des études de cinéma ou dans la vie active. Je pense qu'ils garderont tous au fond de leur cœur des moments de grande émotion, des étoiles plein les yeux et une image très positive de cette ville industrielle de Gonfreville l'Orcher.

J'ai animé ce Festival durant plus de 10 ans sans jamais me lasser, tant l'énergie et le sérieux de ces jeunes m'ont épatée. Ils ont pris le relais et j'en suis très heureuse. Deux ouvrages racontent cette belle aventure qui a maintenant 18 ans :

- *Deux ou trois choses que je sais du grain à « démoudre »* édité par la Ville de Gonfreville l'Orcher pour les 10 ans du festival (textes de Antoine Fiszlewicz et photographies de Roger Legrand, mise en pages Sabine Turpin)
- *Cinéma et école* publié par la revue trimestrielle *Images documentaires* (2000) comprenant un long entretien entre Nicole Turpin et Ginette Dislaire intitulé *Deux ou trois choses que nous savons du cinéma, de l'école, et des enfants*.

Propositions pour une politique éducative en direction du jeune public à la Maison du Cinéma (Cinémathèque française)

Début 1999, Marc Nicolas, Directeur général adjoint du CNC, me confie la mission de préparer un rapport concernant le secteur éducatif de la future Mai-

son du Cinéma, située dans le bâtiment conçu par Frank Gehry. Après avoir réuni un groupe de travail et consulté longuement les secteurs éducatifs du Musée du Louvre ; de la Cité des Sciences et de l'Industrie, de la Cinémathèque de Toulouse, du Centre Pompidou et du Musée d'Orsay, j'ai remis mon rapport qui comprenait une réflexion sur les publics, les enseignants, les tarifs, l'accueil, les fichiers, les films, les expositions temporaires, le Musée Henri Langlois, le bâtiment, la Médiathèque, les ateliers, les formations, et Internet. J'ai ainsi contribué à l'élaboration d'un lieu mythique, la nouvelle Cinémathèque française de Bercy.

Création du Département Cinéma et Images du Volcan

Alain Milianti, alors directeur du Volcan, m'a proposé en 2003 de confier la responsabilité de l'Éden à Sylvie Fortin et de concevoir un nouveau département de création cinématographique en lien avec les productions du Volcan. Nouveau défi après quinze ans de programmation et d'animation d'une salle de cinéma, nouvel enjeu pour le Volcan, la création du Département Cinéma et Images, et une envie folle de m'y atteler. Néanmoins, je restais responsable des grands événements comme la venue durant trois jours du grand cinéaste Jean-Luc Godard.

Durant quatre ans, j'ai constitué une équipe de réalisateurs de la proche région, avec qui j'avais déjà travaillé pour les correspondances filmées, tous des professionnels de qualité. J'avais déjà fait équiper un studio et acheté quatre postes de tournage et du matériel de montage. Nous avons produit quatre documentaires de création, et de nombreux essais et captations : *La République des rêves* avec le collectif flamand De Onderneming, par Ariane Doublet et Michel Bertrou, *Fenêtre nomade* avec trois comédiens chiliens, par Jean-Christophe Leforestier, *Journal de bord* avec la troupe Pippo Delbono, par Jean-Marie Châtelier et *Entre deux mondes*, avec le conservatoire

d'Art dramatique de Saratov, par Jean-Luc Lhuillier et Jean-Christophe Leforestier.

Ces films racontent avec délicatesse et poésie des histoires de compagnonnage avec des artistes singuliers, qui ont accepté d'être filmés durant toutes les étapes de leur travail : répétitions, coulisses, stages, représentations... parfois sur plusieurs années. Ces films, ainsi que *Le cadavre encerclé* avec Armand Gatti et *Conversation entre Jean-Luc Godard et Elias Sanbar*, ont été choisis par le CNC (Centre national de la cinématographie et de l'image animée) pour être diffusés nationalement dans le cadre du catalogue *Images de la Culture*.

Nous avons poursuivi la production de lettres filmées avec des détenus de la Maison d'arrêt du Havre, avec des bénéficiaires du RMI et réalisé *Estuaires*, 22 entretiens filmés sur le thème des univers portuaire. Ce Département de production a cessé ses activités en 2007, avec mon licenciement, le nouveau Directeur ne souhaitant pas poursuivre un travail dans le domaine de la création cinématographique.

Projet de Pôle Art et Essai Sirius et création de l'association Les Amis du Sirius

J'ai quitté la présidence du *grain* à «*démoudre*», après la fermeture de l'Éden, pour me consacrer à la création au Havre d'un Pôle Art et Essai digne de cette ville de Cinéma. Au côté de Stéphane Foulogne, alors directeur d'une salle en très mauvais état et désertée par le public, le Sirius, je me suis battue pour la création de ce Pôle.

Pourquoi Stéphane Foulogne, et pas un autre projet ? Parce que depuis des années, avec sa compagne Dorothée, il faisait vivre cette salle indépendante située cours de la République. Je l'ai donc accompagné aux réunions avec le CNC, la Ville du Havre, pour défendre ce projet de Pôle, j'ai travaillé avec les architectes, sur le budget prévisionnel, et participé à la rédaction du document sur les missions culturelles, éducatives de cette future structure. Après plusieurs mois de négociations, le projet a été validé par les tutelles.

Afin de procéder à la démolition du Sirius et à la construction du futur Pôle, la Ville du Havre a mis à disposition de Stéphane Foulogne, en mai 2012, les salles des Clubs, avenue Foch.

Nous avons créé l'année précédente, avec des passionnés de cinéma, l'association *Les amis du Sirius* afin de soutenir ce projet d'un Pôle Art et Essai novateur et ancré dans la Ville. Nous avons réussi à convaincre plus de 400 personnes d'adhérer à notre association et nous avons commencé (recommencé) un travail de rencontres dans les écoles, les lycées, l'Université, d'ateliers d'éducation à l'image. Puis à l'ouverture de

« Ces films racontent avec délicatesse et poésie des histoires de compagnonnage avec des artistes singuliers, qui ont accepté d'être filmés durant toutes les étapes de leur travail : répétitions, coulisses, stages, représentations... parfois sur plusieurs années »

ce nouveau lieu, Les Clubs, nous avons proposé à nos adhérents et au public des soirées avec les étudiants, des cycles (notamment le Cinéma iranien), des hommages, des films en avant-première...

Le Pôle Sirius a enfin vu le jour, sans malheureusement le dernier étage, qui devait être consacré à l'animation, au tournage de films avec des groupes, à l'accueil des étudiants, avec revues et livres cinéma, la possibilité de visionner des films libres de droit.... Celui-ci est occupé par une petite salle et des bureaux. Le lieu est très beau et les salles sont très bien équipées.

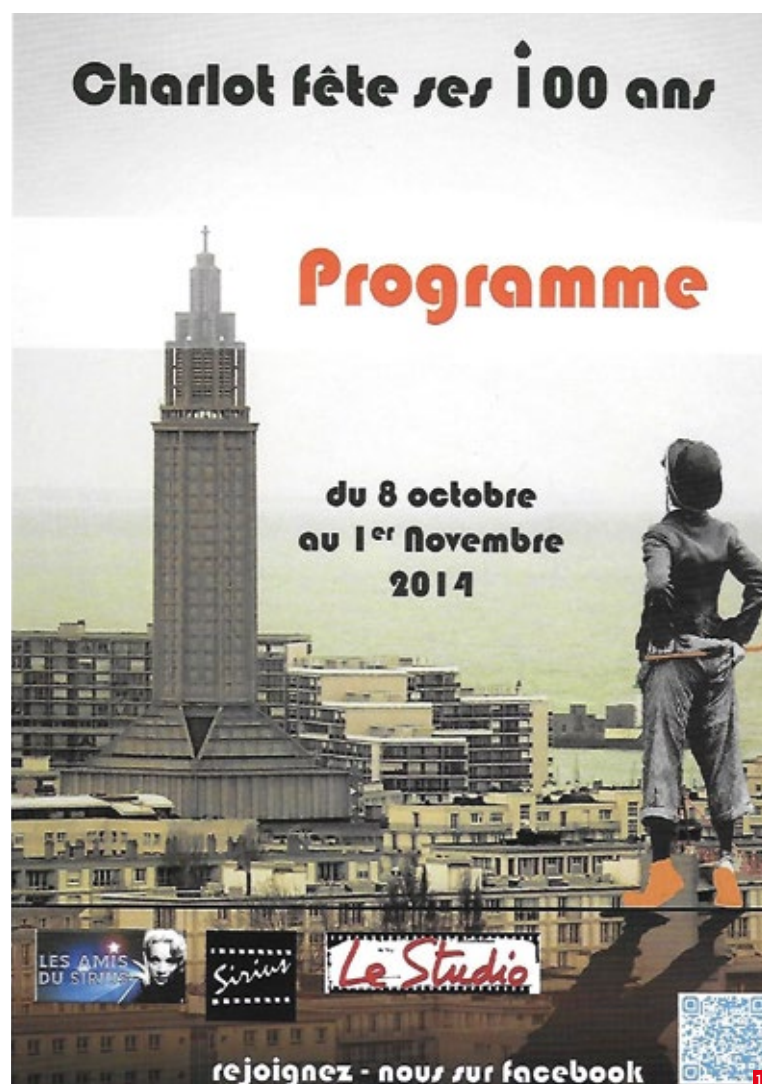
Un point restauration a été créé. Les Havrais y viennent de plus en plus nombreux voir de beaux films en version originale sous-titrée, mais le projet de Pôle n'était pas tout à fait celui-là, en plus d'un lieu d'animation, il devait programmer des films plus pointus, venus des quatre coins du monde, des programmes de courts-métrages, des documentaires de création, ponctués de rencontres avec des réalisateurs. Les « amis du Sirius » n'étaient plus des amis, pourquoi ? Mystère. Nous avons donc décidé de dissoudre cette association, et d'en créer une autre, ouverte à toutes les salles de Cinéma désireuses de collaborer : Havre de Cinéma.

Création de l'association Havre de Cinéma

L'association Havre de Cinéma a été créée au début de l'année 2015. Son objet est d'initier et de mettre en œuvre, dans le cadre d'un très large développement du cinéma au Havre et dans l'agglomération, des projets artistiques, culturels et pédagogiques dans les domaines du cinéma, de l'éducation à l'image, de l'audio-visuel, des arts vidéo, de la photographie et du son, en direction des différents publics, particulièrement les écoliers, collégiens, lycéens, étudiants, associations, et des publics éloignés des pratiques culturelles. Havre de Cinéma est dirigé par un conseil d'administration de 23 membres extrêmement motivés et passionnés, composé de lycéens, réalisateurs, professeurs, graphiste, programmeurs cinéma et spectacle vivant, chargé de communication, animateurs sociaux, universitaires, bibliothécaire...

Les actions conduites par Havre de Cinéma consistent à la réalisation de films avec des étudiants ; le lancement d'un concours : filmer avec son téléphone portable ou une petite caméra numérique sur le thème *tous les chemins mènent au port du Havre*. 73 films réalisés ! Dix ateliers avec des migrants, des associations, des enfants. La mise en place d'une petite école de Cinéma qui regroupe entre 10 et 12 classes chaque année, qui participent à des ateliers, des projections au Studio (partenaire privilégié de Havre de Cinéma),

« L'association Havre de Cinéma a été créée au début de l'année 2015 »



et réalisent des films avec des professionnels. L'organisation d'un Festival jeune public : Les yeux ouverts comprenant des grands films pour les petits, des ateliers, des rencontres avec des réalisateurs, des ciné-goûters, des films en avant-première, une compétition de films d'animation, des ciné-concerts, des lectures. Des Rencontres nationales sur les séries, uniques en France, déjà 4 éditions : *Des séries et des femmes* en 2015, *des séries et des politiques* en 2016, *des séries et des hommes tourmentés* en 2017 et cette année *des séries et la justice*.

Pas de compétition, pas de marché de séries, mais des journées de réflexion, de projections et de rencontres avec des scénaristes, agents, producteurs, réalisateurs, comédiens, des universitaires, et des experts de la société civile au sein de la belle biblio-

10 Programme Charlot fête ses 100 ans au Sirius et au Studio.



«J’ai trouvé l’énergie de mener tous ces projets (...), avant tout pour les enfants, et les adolescents, qui doivent être aujourd’hui, à peu près dans la situation où j’ai été dans l’enfance, éloignés de la culture, sans grandes chances sociales de s’en sortir sans l’école et un objet d’élection auquel se raccrocher.»

■ Ginette Dislaire.

thèque Oscar Niemeyer. Autres priorités : Faire découvrir les beaux films du monde entier, quels qu’en soient les genres. Nous nous efforçons ainsi de diffuser, en collaboration avec des salles partenaires, des films restés inédits au Havre, présentés par des réalisateurs ou des membres de l’équipe des films, des critiques ou des cinéphiles de l’association. Proposer des soirées « *ciné-rocks* » avec des animations musicales associées aux projections.

Havre de Cinéma approfondit son travail année après année, cherche à toucher un public curieux et exigeant, de plus en plus nombreux, initie des projets originaux, ancrés dans la réalité du territoire. C’est une association reconnue aujourd’hui par la qualité de son travail, par sa rigueur et ses ambitions, j’en suis la présidente depuis l’origine et j’espère que nous serons enfin reconnus comme une association incontournable par les partenaires financiers pour nos actions innovantes et pérennes.

Conclusion

Ce travail de mémoire, demandé par Jacky Maussion pour l’institut CGT d’histoire sociale, j’ai dû le mener trop vite car en pleine préparation d’une manifestation nationale sur les séries, et avec le poids de plusieurs fractures, mais il m’a permis de prendre la mesure de la difficulté qu’il y a pour transformer des idées et des convictions en réalité, et pour pérenniser les actions. J’ai eu en même temps à faire l’expérience de la passion et de l’inertie, passion de collègues, d’artistes, de militants syndicaux et politiques, d’enseignants, d’animateurs, d’élus... et inertie qui s’oppose à ce que les choses bougent, ceci sans propositions alternatives. Heureusement, le réconfort de me sentir soutenue dans des choix de projets novateurs, par de belles personnes, acceptant le temps comme donnée importante de la mise en œuvre du projet, n’exigeant pas immédiatement des milliers de spectateurs ou un retour sur investissement. J’ai trouvé l’énergie de mener tous ces projets (et cela ne concerne que le cinéma dans ce texte, ayant eu une autre vie dans le domaine du spectacle vivant), avant tout pour les enfants, et les adolescents, qui doivent être aujourd’hui, à peu près dans la situation où j’ai été dans l’enfance, éloignés de la culture, sans grandes chances sociales de s’en sortir sans l’école et un objet d’élection auquel se raccrocher. Je trouve encore l’énergie aujourd’hui de poursuivre cette haute idée de la culture pour tous, et d’y consacrer, avec de fidèles compagnons, une grande partie de mon temps.

ERRATA

Le Fil rouge est rédigé et dactylographié par des militant-e-s. Nos relectures tendent à corriger différentes coquilles ou constructions de phrases prêtant à confusion et pouvant survenir dans le texte. Notre précédent numéro en comportaient plusieurs qui nous ont échappées. C’est ainsi :

• La strophe « quelle connerie la guerre » (page 6) issue du poème « Rappelle-toi Barbara » écrit en 1946 par Jacques Prévert, ne concerne pas un bombardement de la ville de Brest en cette même année, mais tous ceux qu’a eu à subir ce port tout au long de la seconde guerre mondiale (près de 165 par les forces alliées).

• Le drame de Charonne (page 19) a eu lieu le 8 février 1962 et les luttes en solidarité avec le peuple Vietnamien étaient contre l’impérialisme et pour son indépendance.

Toutes nos excuses à nos lectrices et lecteurs.



Hivers de la colère...

Ici en images à Rouen, la lutte de novembre et décembre 1995 revendiquait quasi les mêmes exigences que celles d'aujourd'hui. Tout sauf un coup de tonnerre dans un ciel serein, cet hiver de la colère se voyait aussi qualifié d'actions inédites et spontanées par les chiens de garde à la solde du pouvoir. Du reste, ce pli de l'inattendu et de la spontanéité avait déjà été pris par eux pour commenter le mouvement social de mai / juin 1968, voire de bien d'autres poussées de fièvre analogues. Certes des similitudes entre des luttes sociales de différentes époques peuvent masquer de profondes différences, et ce d'autant plus à l'ère des « réseaux informatiques dits abusivement sociaux ». Mais l'histoire sociale nous enseigne surtout, qu'il ne faut pas compter de ce côté de la barricade pour vanter le militantisme au quotidien de celles et ceux en butte aux injustices sociales ni pour s'attarder sur la portée des revendications syndicales et politiques qui donnent au fil du temps sens et corps à cette lente mais irrésistible ascension à résister aux prétentions du capital. Et d'en appeler, en ce début d'année 2019, à renouer avec les enseignements, le dynamisme et la détermination militante de cette fin 1995...



Par Sylvain
Brière

1 Manifestation
en centre ville
© P. Jouvin



2



3



4

2 3 4
Florilège
de pancartes
© P. Jouvin

5 Locomotive
de la lutte au
refus explicite
© P. Jouvin

6 7 8
Tous ensemble!
© P. Jouvin



5



6



7



8



9



10



11

9 Assemblée
quotidienne
interprofession-
nelle, fosse
du pont
transbordeur
dépôt SNCF
de Sotteville
© P. Jouvin

10 Pierre
Albertini, député
UDF, sommé
de s'expliquer
en sa mairie
de Mont-Saint-
Aignan
© P. Jouvin

11 Les grévistes
s'invitent au
Crédit Lyonnais
et interpellent
déjà la finance
© P. Jouvin

12 Décembre
2018,
toujours là !
© L. Bourlé



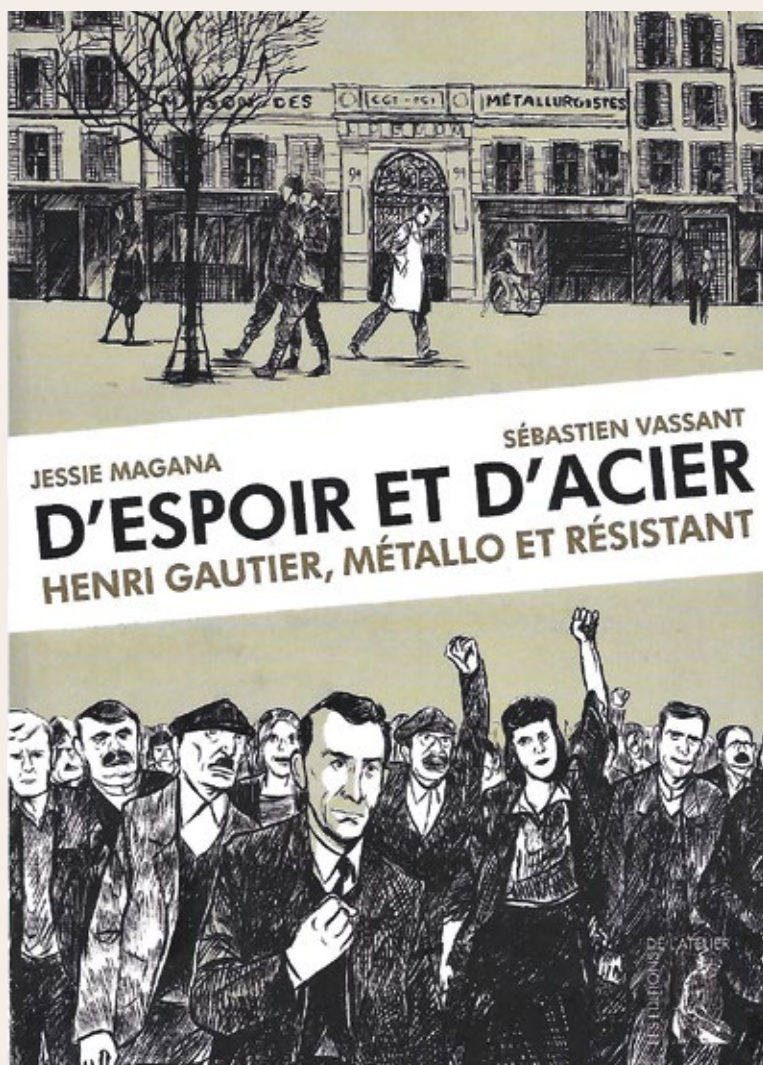
12

D'espoir et d'acier

Henri Gautier: métallo et résistant

Ce roman écrit par Jessie Magana et illustré par Sébastien Vassant, publié aux Éditions de l'Atelier, est paru le 13 septembre 2018 en librairie. Il s'attache à faire connaître à un large public l'itinéraire singulier de ce militant communiste et cégétiste.

Par Jacky Maussion



Son instruction militaire se termine lorsque l'armistice du 11 novembre 1918 est signé. Henri Gautier ne sera pas envoyé au front mais il n'en a pas fini pour autant avec la guerre, elle le rattrape, le 5 octobre 1940, lorsque la police française procède à son arrestation. Le récit de Jessie Magana débute au centre d'internement d'Aincourt, et se termine avec la disparition d'Henri Gautier, en janvier 1945, lors de l'évacuation du Kommando Monowitz, annexe du camp de concentration d'Auschwitz. L'auteure a choisi de

décrire le combat d'Henri Gautier dans la résistance, avec quelques éclairages sur son parcours de militant entre la grande grève des métallos du Havre en 1922, l'engagement du jeune syndicaliste au parti communiste, le front populaire, l'administrateur des réalisations sociales de la fédération CGT des travailleurs de la métallurgie. Comme s'il s'agissait, en quelque sorte, d'un tout, d'un bloc, qui donne à comprendre la détermination « d'espoir et d'acier » d'un résistant face au tragique des événements. À partir des lettres écrites au cours de sa captivité à son épouse Marcelle, et des messages envoyés à sa fille Michèle, les sentiments d'Henri Gautier sont imaginés. On devine la déchirure de l'homme séparé, dans de telles conditions, de sa famille.

La rafle qui conduit Henri Gautier en captivité le 5 octobre 1940 est la conséquence directe de l'engagement des militants de la région parisienne de la fédération CGT de la métallurgie qui se réunissent dès le 19 août 1940: « Aux côtés de Gautier: Tanguy et Timbaud, tout juste démobilisés, et quelques autres responsables du syndicat. Ce jour-là, ils avaient parlé de monter des comités populaires: il fallait reprendre contact avec les travailleurs pour les réorganiser, partir des problèmes qui les concernaient directement pour qu'ils s'engagent. Ils avaient décidé la mise en place de cahiers de revendications, désigné des responsables pour de brèves prises de paroles dans les usines, il fallait aussi organiser la distribution de tracts sur les marchés... ». Autant d'activités frappées du sceau de l'illégalité.

La grève des métallos du Havre en 1922

La grève des métallos du Havre en 1922 durant 111 jours est souvent évoquée. Henri Gautier, à l'issue de cette grève sera embastillé durant quatre mois. « Le 20 juin, toutes les boîtes du Havre décident une baisse de 10 % des salaires, comme aux Tréfilles deux mois auparavant. C'est Schneider qui impose ça au comité des forges et à tous les petits patrons. Le 21 juin, je suis sur le port, je travaille à la journée dans la réparation navale, depuis que j'ai été licencié des Tréfilles. Le bruit enfle sur les quais: les chantiers de la Gironde ont

voté la grève, ceux des Corderies aussi. On se retrouve tous à Franklin. L'arrêt de travail est voté en assemblée générale... Si tous les métallos se mettent en grève, c'est treize mille personnes. Et si les métallos entraînent les autres, ceux du textile, du bâtiment, et surtout les dockers, c'est la grève générale, la paralysie totale de la ville. Et qui sait alors ce qui peut arriver...».

La grève générale a commencé le 22 août. Le 26 août c'est la répression qui s'abat sur les grévistes. «J'ai vu arriver les blessés. On les descendait en bas dans le gymnase. Blessures par balles, Il y eu trois morts: Henri Lefebvre, 22 ans; Georges Allain, 21 ans; et Charles Victoire, 18 ans. Et un blessé, Maurice Tronelle, si amo- ché qu'il est mort quelques semaines plus tard. La foule refusait de se disperser, on occupait Franklin. On a décidé d'évacuer les lieux en sautant par les fenêtres du rez-de-chaussée. À trois heures du matin, les gendarmes sont entrés, ils n'ont trouvé que des salles vides».

Le lendemain, le secrétaire général de la CGTU, Gaston Monmousseau est venu de Paris. Un meeting improvisé a réuni cinq mille personnes au «trou des métallos» dans la forêt de Montgeon. Le 29 août, un appel à la grève générale était lancé dans tout le pays. Les procès des dirigeants de la grève se dérouleront les 18 et 19 décembre 1922. Trente-cinq seront condamnés à des peines de prison. La lutte magnifique des métallos se termine en apparence sur une défaite, mais ils ont réussi à bloquer l'offensive générale de la diminution des salaires lancée par le Comité des Forges. Ce même comité, qui sera contraint, quelques années plus tard, de céder enfin face à la déferlante du mouvement populaire de 1936.

Les 27 de Châteaubriant

Après Aincourt Henri Gautier est prisonnier au camp de Châteaubriant. Pour ne pas devenir fous, pour garder espoir lui et ses camarades travaillent tous les matins dans les ateliers de menuiserie, de cordonnerie, au jardin. Ils apprennent, tous les après-midi, l'anglais, l'allemand, l'algèbre, le solfège ou la sténo. Un instituteur donne des cours d'orthographe et de grammaire. Un docteur soigne les malades avec les moyens du bord. Henri Gautier donne des cours sur l'administration des syndicats. Tous participent à la construction d'une baraque susceptible d'accueillir des visites. Lors d'une très rare visite, Henri Gautier évoque avec son épouse Marcelle les moments passés avant la guerre dans le parc du château de Baillet. Un parc immense; un palais d'aristo pour les ouvriers. Ils l'avaient fait. Ils l'avaient acheté, tout comme ils avaient acheté une ancienne usine d'instruments de musique, 94 rue d'Angoulême, pour y transférer le siège de l'Union syndicale CGT des travailleurs de la métallurgie de la Seine. Tout comme ils avaient acheté le château de Vouzeron, dans le Cher, pour y installer une maison de convalescence pour les travailleurs, tout comme ils avaient acheté un entrepôt de machines-ou-



« Si tous les métallos se mettent en grève, c'est treize mille personnes »

tils, pour y créer la polyclinique des Bluets, ou encore un autre bâtiment pour leur centre de formation.

En 1937, dans le parc du château de Baillet, les années de vaches maigres s'étaient effacées. Le boycott des patrons après la grève de 1922 au Havre, qui avait obligé Henri Gautier à travailler comme journalier, comme il pouvait; les soirs de désespoir, quand on comptait les camarades sur les doigts d'une main, aux réunions du syndicat ou du parti; les soirs d'engueulade ou de bagarre avec ceux qui n'étaient pas d'accord avec la ligne du parti; les soirs de doute, devant son faible score aux élections législatives, quand il s'était présenté; les moments de colère quand il avait fallu se justifier face à la direction du parti pour telle ou telle prise de position pas tout à fait conforme. Tous ces moments d'avant 1936, d'avant cette victoire du Front populaire, d'avant leur victoire. Henri Gautier se raccroche à ces souvenirs pour ne pas penser au Siège de la fédération des métaux réquisitionné, aux comptes liquidés en 1940, à tout ce qu'ils avaient bâti, balayé d'un revers de main par l'Etat français. La visite des familles, trop rare, est l'occasion d'un peu de détente. Jean-Pierre Timbaud monte sur un tabouret pour refaire son discours devant les 36 000 ouvriers de Renault Billancourt lors de grèves de 1936, un autre camarade rappelle à Henri Gautier qu'il a écrit deux pièces de théâtre au Havre: *Jean le prolo* et *La Lutte*. Mais tous ces hommes prisonniers sont aussi des militants qui n'ont dans l'immédiat qu'une idée en tête, s'évader, agir! Henri Gautier a un plan: réussir à faire passer les éléments d'un poste de radio en pièces détachées dans le camp. Il saura le remonter, il a appris ça quand il était responsable de la coopérative TSF de la CGTU en 1935. Ils pourront ensuite le

1 Dessin de Sébastien Vassant



« Henri s'appelle désormais Duval, il change de planque tous les trois jours »

2 Michèle, Marcelle et Henri Gautier pour un dernier portrait de famille à Châteaubriant, juin 1941.

Collection privée.

cache, écouter la radio et retransmettre les nouvelles et les instructions aux camarades.

Coup de tonnerre dans le camp ! Le 21 août un membre de l'armée allemande a été tué à Paris. À partir de cet instant, tous les prisonniers sont considérés comme des otages. Puis un nouvel attentat a lieu, cette fois-ci à Nantes. Les autorités de l'occupation décident de fusiller cinquante d'entre eux. Vingt-sept seront désignés à Châteaubriant. Jean-Pierre Timbaud, Guy Môquet et leurs camarades n'ont plus quelques instants à vivre. Henri Gautier assiste à leur départ. Il écrit une lettre à son épouse :

Ma chérie,

Ce mot exceptionnel pour te rassurer sur mon sort.

Je suis en bonne santé et je t'écirai plus longuement vendredi.

Grosse bise à ma petite poupée, bons baisers pour toi.

Henri. 22 octobre 1941. 17 heures.

Évasion

Un message lui est transmis. Il faut qu'il se tienne prêt. Ils vont fusiller d'autres otages, on ne sait pas quand.

Consigne du parti : sauver les cadres. Il le sait, il sera plus utile dehors qu'ici. Il réussit à s'échapper. Il passe quelques jours chez un résistant. Mais on a besoin de lui à Paris pour le travail de masse, le recrutement. Paris, Marcelle et Michèle. Être tout près d'elles, les voir, bientôt. Henri s'appelle désormais Duval. Il change de planque tous les trois jours. Une amie lui passe un message où figure ces quelques mots : « On va refaire Toulouse ».

Toulouse, le congrès de la CGT en 1936, la réunification des deux tendances : les réformistes et les unitaires. Se recentrer sur leur ennemi commun : le capital. Et déjà, comme priorité absolue, la lutte contre le fascisme. Henri a enfin revu Marcelle. Ils retrouvent le plaisir de parler l'espéranto, cette langue apprise au Havre, au cercle Franklin, quand ils croyaient encore à la fraternité des peuples.

Partisan

Lever 7 heures, un café, un peu de gymnastique, descendre les escaliers quatre à quatre, saluer la concierge qui lance un joyeux « *bonjour monsieur Duval* », dévaler la rue de La Rochefoucauld jusqu'au métro, se mêler à la foule des travailleurs, des ouvriers, des employés, prendre une correspondance, en changer tous les jours, regarder par-dessus son épaule à intervalle régulier, mais pas trop pour ne pas se faire repérer. Sortir du métro, marcher une demi-heure, une heure, reprendre le métro, marcher encore, pour se rendre au premier rendez-vous, dans un parc, devant un magasin. Parfois s'asseoir dans un café, jamais le même, pour attendre, parler de tout et de rien avec un responsable d'usine, puis se lever ensemble, marcher, et parler de l'essentiel : du nombre d'ouvriers ralliés dans l'usine, des pétitions avec signatures superposées pour qu'elles soient illisibles, des cahiers revendicatifs. Se serrer la main, se dire « *à la prochaine* » sans savoir s'il en aura une. Marcher encore, reprendre le métro, un train, attendre devant une gare un autre contact à qui donner les consignes de refuser de partir travailler en Allemagne, de récupérer les oboles pour les clandestins, de revendiquer les augmentations, les primes, l'amélioration de la cantine, de refuser de travailler plus de quarante heures. Se saluer encore et repartir par le train, revenir à Paris, reprendre le métro, réprimer un haut-le-cœur devant les étoiles jaunes sur les manteaux des juifs, s'arrêter dans un café, manger un casse-croûte avant de repartir, marcher encore vers un troisième rendez-vous, évoquer les sabotages : boulons mal serrés, pièces mal ajustées, freinage de la production. Rentrer par mille détours, se préparer une omelette les jours fastes, se contenter de rutabagas bouillis et d'un morceau de lard les autres jours. S'atteler à la rédaction d'un tract, d'un compte rendu, planifier la journée du lendemain : un contact qui le mette en contact avec un autre contact, puis le

rendez-vous hebdomadaire avec son responsable... Lire *l'Huma* et la *Vie ouvrière clandestines*, les appels à la lutte armée, à l'unité des Francs-tireurs et partisans français. Se réveiller en sueur, se lever, ouvrir la fenêtre, sentir l'air lourd de l'été et tenter de respirer pour se calmer. Penser à Jean-Pierre Timbaud, toujours, et s'endormir, enfin, jusqu'au matin. Henri Gautier est arrêté le 13 octobre 1942 par les brigades spéciales, ces troupes issues des rangs de la police française. Le 25 février 1943, on le sort de sa cellule, direction un nouveau camp : Compiègne.

La torture

Il est torturé. Dans une lettre adressée à sa femme, il lui fait part des épreuves qu'il vient de subir : « Arrêté le 13 octobre, place Pigalle, j'ai été emmené à la Cité, service des renseignements généraux où je suis resté neuf jours presque sans rien manger. Le septième jour j'ai été interrogé, et pendant cinq heures, sans interruption, j'ai été matraqué à coup de nerf de bœuf pour me faire avouer, paraît-il. N'ayant rien obtenu, les brutes se sont décidées à ma passer au service spécial allemand. Nouvel interrogatoire, nouveau silence, coups de matraque, silence toujours. Les brutes décident d'employer d'autres moyens. On me massacre les pieds, m'enfonce des lamelles sous les ongles, puis on m'arrache les ongles des pieds. Silence toujours. Coups redoublés puis on m'applique une plaque sur les parties sexuelles, une autre sur la nuque, et on fait passer le courant électrique.

J'ai bien cru que c'était la fin, j'ai dû m'évanouir car je me suis retrouvé couché le soir, dans mon cachot à Fresnes, abruti, le nez et les oreilles en sang (j'ai perdu le sang pendant huit jours). Tu seras fusillé, m'avaient dit les brutes de la PJ et de la Gestapo. Et jusqu'à mon départ pour le camp, j'ai vécu sous cette menace ».

Mauthausen

Le 16 avril 1943, Henri Gautier est déporté à Mauthausen.

Très affaibli, il fait partie de ceux qui organisent la résistance. Jessie Magana imagine leurs discussions :

« À Paris, ils ont adopté le programme, ça y est !

– Le programme du Conseil National de la Résistance ?

– Oui, tu te rends compte ? les gaullistes, les communistes, la CGT, la CFTC, ensemble.

– Même la CFTC ?

Henri sourit. Incroyable, finalement, ils y sont arrivés. Mais à quel prix ?

– Et tu sais ce qu'il y a dans le texte ?

À peu près tout ce qu'on voulait depuis les premières négociations en 43 : coopératives, nationalisations, participation des travailleurs à l'économie...

– Et la sécu, tu sais pour la sécu ?

– Je ne sais pas Henri, mais ça s'appuie sur tout ce que vous avez fait en 36. Y'a pas de raisons ».

Henri Gautier sera envoyé à Jawischowitz, annexe de Mauthausen, puis un mois après dans une autre annexe : Monowitz.

Lors de l'arrivée des Soviétiques, le 18 janvier 1945, le camp est évacué par les nazis. Il ne fallait pas laisser de témoins. Les déportés sont menés à pied sans vêtements chauds ni nourriture, en plein hiver, dans ce que l'on a ensuite appelé les « marches de la mort ». La plupart des détenus n'ont jamais vu les troupes alliées qui venaient à leur rencontre, et sont mort d'épuisement, ou fusillés lorsqu'ils tentaient de s'échapper.

Malgré les nombreuses démarches effectuées par Marcelle et Michèle après la guerre, elles n'ont jamais connu précisément les circonstances de la mort d'Henri.



3 Michèle Gautier le 23 juin 2019 au Havre.

4 Le 23 janvier 2019 au Havre, devant Franklin, lors de la présentation du livre consacré à Henri Gautier : Pierre Lebas, vice-président de l'Institut CGT d'Histoire Sociale de Seine-Maritime, Dalilla Vern de l'IHS métallurgie, Michèle Gautier, Claude Vern, président de l'Institut CGT d'Histoire Sociale de la fédération de la métallurgie, Hélène Stern de l'IHS métallurgie.



LOCATIONS - VACANCES FRANCE



**Demandez le
catalogue 2019**

Pour Vos Vacances et vos loisirs
www.tlcvacances.fr
02.35.21.69.63